

# LES CONCERTS

**Théâtre du Vaudeville :** Les nouveaux  
« Concerts symphoniques de Paris ».

MM. Colonne et Chevillard ayant mis à la mode les chefs d'orchestre en représentation, il n'est pas étonnant qu'on ait songé à créer la Société qui a donné sa première séance hier au théâtre du Vaudeville. Cette Société nous promet, comme entrée de jeu, sept concerts dirigés chacun par un *capellmeister* différent. Nous allons donc voir successivement au pupitre cinq étrangers, tous Allemands, et deux Français. Sans doute réserve-t-on pour l'année prochaine les Italiens, les Belges, les Russes ou les Norvégiens. Très sérieusement, une telle entreprise peut offrir un réel attrait. Certes, il serait plus profitable à l'art que ces concerts, au lieu de nous faire connaître des interprètes, nous révélassent des producteurs, l'intérêt d'une exécution étant toujours inférieur à l'intérêt d'une œuvre. Mais il ne doit point nous être indifférent de savoir les diverses façons qu'ont nos voisins de comprendre les musiques dont nous croyons posséder l'unique « tradition ». C'est pourquoi MM. Richter, Hermann Lévy, Alexandre Winogradski, Félix Weingartner, Richard Strauss, Gustav Mahler, Arthur Nikisch, Oskar Nedbal, Mottl ont été si bien accueillis quand ils sont venus chez nous. Je rapprocherais volontiers de ce dernier M. Steinbach que l'on a fêté hier et qui, habituellement, conduit à Meiningen la compagnie instrumentale placée jadis sous les ordres d'Hans de Bülow. Moins grand que le directeur du théâtre de Karlsruhe, ramassé, nerveux, il a le même geste ample et énergique.

la même sûreté, la même autorité. Ainsi que M. Mott et que d'ailleurs beaucoup de chefs allemands, il ralentit de manière assez sensible les mouvements de Beethoven. On s'en est aperçu dans l'ouverture d'*Egmont* et surtout dans la symphonie en *fa*, dont un des morceaux, notamment, a surpris ceux qui ne l'avaient jamais entendu qu'à Paris. Par contre, il a prêté au Concerto en *sol* majeur pour trois violons, trois altos et trois violoncelles de Jean Sébastien Bach une vigueur, une vivacité extrêmes (Et là, je ne lui reprocherai que d'avoir intercalé dans ce Concerto l'*Aria* célèbre de la Suite en *ré* que M. Wendling, le violon solo, a joué, du reste, avec un style superbe, un son large et plein. On ne devrait rien changer à l'ordonnance de pareils ouvrages.) Il a aussi remarquablement interprété l'entr'acte et le ballet de *Rosamonde*, de Schubert, et l'ouverture de *La Fiancée vendue*, de Smetana, pièce d'assez pauvre inspiration, médiocrement bâtie, point digne, à mon sens, du robuste maître de *Vlatchava* que nous applaudissons dimanche au Châtelet. Mais il s'est affirmé en absolue supériorité dans la seconde symphonie de Johannes Brahms qu'il a bien fait de mettre à son programme, car notre public l'ignore à peu près complètement. Cette symphonie est d'une solidité de construction, d'une fermeté d'écriture et, en un mot, d'une noblesse indéniables. J'en aime particulièrement l'*adagio*, plein d'émouvante sérénité, de magnifique gravité, et le *scherzo*, dont le thème charmant se développe en d'exquises variations. Trois influences sont ici manifestes : celle de Beethoven, prépondérante, tyrannique ; celle de Mendelssohn, ne se montrant que çà et là, et celle de Schumann, plus discrète encore. Peut-être faut-il attribuer à ce manque de personnalité frappante la peine qu'à Brahms, si haut et si admirable musicien cependant, a entraîné dans la gloire incontestée. Le succès, au demeurant, a été très grand. On a justement acclamé M. Steinbach, qui paraissait enchanté de son orchestre. Cet orchestre, naïvement formé, mais docile et déjà discipliné, est en effet presque excellent. Il sera, je n'en doute pas, le fidèle traducteur de la pensée des musiciens qui vont venir. Bonne chance donc aux nouveaux « Concerts symphoniques de Paris » !

Alfred Bruneau.